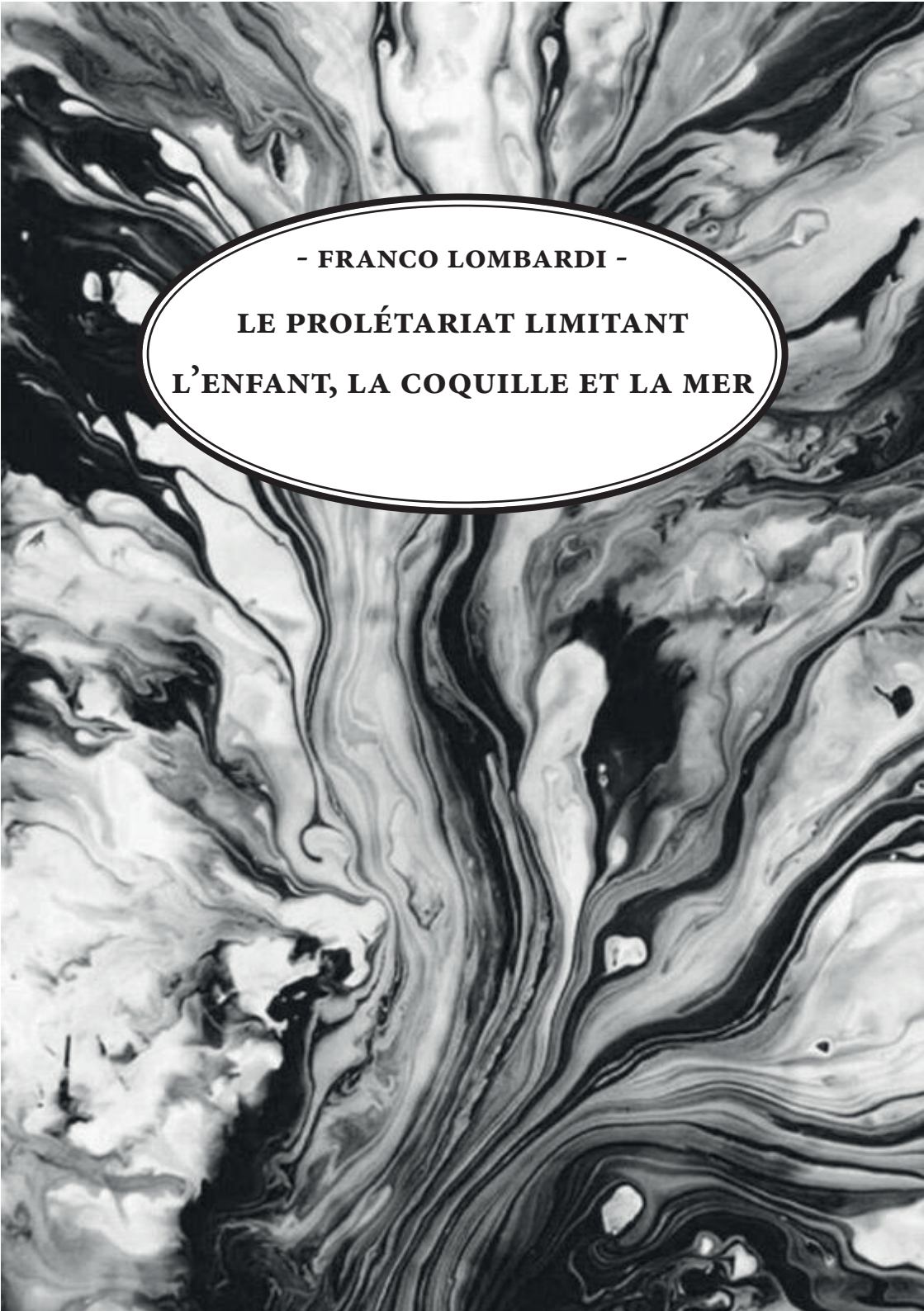




- FRANCO LOMBARDI -

LE PROLÉTARIAT LIMITANT
L'ENFANT, LA COQUILLE ET LA MER

LE PROLÉTARIAT LIMITANT
suivi de
L'ENFANT, LA COQUILLE ET LA MER



Octobre 2025

anarchronique@riseup.net
anarchroniqueeditions.noblogs.org

Le prolétariat limitant

Franco Lombardi

*« D'ici cent ans tous voudront la révolution,
même les gendarmes »*

(Tkacev a Engels)

L'esprit religieux enchaîne l'humanité depuis des milliers d'années. Fils de la peur et père de toute servitude, ses apparences spectrales barrent depuis toujours le chemin de la liberté et anéantissent chez les êtres humains la volonté de dépasser leur état de misère, physique et intellectuelle. Les églises et les temples de tout type (des mosquées aux maisons du peuple) n'en sont que les symboles les plus évidents, mais son influence maléfique survit, bien plus dangereusement, dans la conscience de chacun d'entre nous, assez souvent, malheureusement, même quand nous nous considérons comme des individus libres et des militants révolutionnaires.

Le triomphe de l'Époque de la Raison et l'avènement de la Science de la Lutte de Classe n'ont rien fait d'autre que d'en reprendre le mécanisme essentiel, remplaçant les idoles tombées en désuétude par de nouvelles, et les Évangiles désormais anciennes par de nouvelles. L'idole face auquel nous nous agenouillons le plus facilement, nous humains évolués du XXe siècle et face auquel nous sacrifions notre volonté de nous libérer enfin de toute servitude et oppression, c'est le Prolétariat.

Par rapport au Christ, à Bouddha ou à Allah, celui-ci présente l'avantage indéniable d'être (en apparence) plus tangible et plus à portée de main, satisfaisant ainsi l'éternelle exigence du croyant d'avoir un Dieu lui ressemblant autant que possible, une nécessité qui dans les époques précédentes a contraint chaque Église à une œuvre culturelle compliquée afin de rendre possible cette identification du fidèle dans l'objet de son culte ; voilà pourquoi Jésus, malgré son essence divine et extra-

terrestre, naît, vit, souffre et meurt comme chacun d'entre nous (quitte à ressusciter, tant mieux pour lui, le troisième jour). Le prolétariat semble au contraire ne pas avoir besoin de recourir à de tels tours, celui-ci est une entité historique, et même, carrément contemporaine, il mène sa vie réelle à côté de nous (même si cela ne l'empêche pas d'avoir sa légende) et, enfin, nous en faisons nous-même partie.

Pour ne pas courir le risque d'épouvanter immédiatement les compagnons qui me liront, je voudrais préciser immédiatement que je ne compte pas, avec cette intervention, nier l'existence et la nécessité de la guerre sociale, qui doit voir s'opposer sans possibilité de médiation les exploités et les exploités, mais je compte au contraire fournir une modeste contribution qui puisse s'avérer utile pour se libérer, justement, de toute influence de religiosité, dans le seul but de rendre plus efficace et conséquente la lutte mortelle que nous avons engagée contre le pouvoir dans toutes ses expressions.

Pour sortir définitivement de l'équivoque, voyons immédiatement en quoi consiste effectivement cette essence religieuse assumée par le concept de Prolétariat.

Le fait est que pour beaucoup d'entre nous (et je pense qu'il n'y a pas besoin de clarifier davantage le fait que mon discours s'adresse aux compagnons anarchistes et libertaires) le Prolétariat n'est plus, ou du moins n'est plus considéré, comme une entité réelle, perçue dans son comportement et dans son être concret, mais plutôt une idée, un Esprit qui transcende ce qui existe, pour s'identifier dans un Concept Absolu.

En cela nous autres anarchistes, comme je chercherai à le démontrer, nous n'avons pas moins été que d'autres victimes de ce qu'a écrit et systématisé le prophète officiel de la religion prolétarienne, Saint Karl Marx, dont nous allons devoir nous occuper un peu, pour démontrer comment c'est véritablement grâce à son travail qu'a pu se produire ce processus de divinisation de la classe exploitée, avec toutes les conséquences de l'affaire : fondation d'une Église (le Parti de la Classe), de sa doctrine (la Théorie Scientifique de la Lutte de Classe, à savoir le Marxisme), de sa liturgie (la Stratégie et la Tactique du Parti de la Classe) et ainsi de suite.

Dans son article « Adieu au prolétariat » (El Viejo Topo, n° 48, septembre 1980), André Groz affirme : *La théorie marxienne du prolétariat ne se fonde pas sur une étude empirique des antagonismes de classe ni sur une expérience militante de la radicalité prolétarienne. Aucune observation empirique ni aucune expérience militante ne peuvent conduire à la découverte de la mission historique du prolétariat, mission qui est, selon Marx, constitutive de son être de classe. C'est, au contraire, la connaissance de leur mission de classe qui permet de discerner l'être des prolétaires dans sa vérité. [...] Autrement dit, l'être du prolétariat est transcendant aux prolétaires ; il constitue une garantie transcendante de l'adoption par les prolétaires de la juste ligne de classe* ».

Assez semblablement, Marx affirme (La Sainte Famille, chapitre IV et V, dans lesquels il attaque Proudhon) : « *Il ne s'agit pas de savoir quel but tel ou tel prolétaire, ou même le prolétariat tout entier, se représente momentanément. Il s'agit de savoir ce que le prolétariat est et ce qu'il sera obligé historiquement de faire, conformément à cet être. Son but et son action historique lui sont tracés, de manière tangible et irrévocable dans sa propre situation, comme dans toute l'organisation de la société bourgeoise actuelle.* »

J'ai choisi ces deux citations parce qu'il me semble qu'elles illustrent assez clairement l'essence religieuse de la doctrine marxiste du Prolétariat : le prophète (dans ce cas le Professeur Karl Marx) a l'illumination de la mission historique que le prolétariat est appelé à accomplir et à partir de ce moment il ne fait que suivre, dans son univers totalement fantastique, le développement de cette mission dans le monde, sans se préoccuper plus que ça de ce qui a réellement lieu, puisqu'à la fin des temps tout rentrera dans le « grand dessein ».

Tout ce qui semble en opposition avec cette doctrine n'est rien d'autre qu'une « contradiction temporaire » qui trouvera immanquablement sa solution dans la progression de la mission historique « sans équivoque », dont les temps sont scandés, de manière irréfutable, dans les textes sacrés : évolution de l'intelligence technoscientifique du Prolétariat, appropriation de la totalité des moyens de production, phase de transition et, enfin, triomphe du communisme, entendu comme la réalisation de la soumission complète de la nature aux exigences de

l'homme, ou mieux du travail humain (dans ce sens on pourrait bien convenir que le capitalisme est en train d'ouvrir la voie à un tel « communisme » !).

De là à se lancer dans des prévisions aventureuses, comme l'arrivée imminente de la révolution dans les pays les plus développés industriellement, il n'y a qu'un pas, mais la distance qui nous sépare de la réalité est bien plus démesurée.

En affrontant le problème du point de vue philosophique, on pourrait dire que Marx n'a pas fait autre chose que de transférer sur le terrain de la lutte de classe la méthode et les intuitions de Hegel, opérant simplement un remplacement des termes. Je cite une nouvelle fois l'article d'André Gorz : *« De la dialectique hégélienne, Marx conserve l'essentiel, à savoir : l'idée d'un sens de l'Histoire indépendant de la conscience qu'en prennent les individus et qui se réalise, quoi qu'ils en aient, à travers leurs activités. Mais ce sens, au lieu de « marcher sur la tête », comme chez Hegel, cheminera chez Marx sur les jambes du prolétariat : le travail de l'Esprit hissant le monde à la conscience de soi jusqu'à l'unification finale, n'était que le délire idéaliste d'un théologien acquis au rationalisme. Ce n'est pas l'Esprit qui travaille mais les travailleurs. L'Histoire n'est pas la progression dialectique de l'Esprit prenant possession du monde, c'est la prise de possession progressive de la Nature par le travail humain. Le monde n'est pas d'abord l'Esprit étranger à soi, c'est d'abord l'extériorité d'une Nature hostile à la vie des hommes et sur laquelle leurs activités n'ont pas de prise. Mais, progressivement, ils façonneront la Nature selon leurs besoins jusqu'au moment où, la maîtrisant toute, ils se reconnaîtront en elle comme en leur œuvre. »*

Je m'excuse pour cette longue citation supplémentaire, qui cependant me semble efficace pour démontrer ce que je voulais expliquer, à savoir que Marx n'a fait que condenser dans un système en apparence révolutionnaire les trois courants dominants de la pensée occidentale à l'époque du triomphe de la bourgeoisie : le christianisme, l'hégélianisme et le scientisme, reparcourant ainsi la voie ouverte par Hegel.

L'anarchisme, malheureusement, n'a pas toujours su se soustraire à l'influence de ces trois pôles d'attraction intellectuelle ou, plus simplement, n'a pas toujours su se soustraire à la fascination de l'évidence

apparente de la doctrine du professeur Marx, bien qu'il ait toujours réussi à en identifier et à en refuser les aspects les plus manifestement fantastiques ou aberrants.

Néanmoins il pourrait sembler que, critiquant la doctrine marxiste du Prolétariat, on est en train d'enfoncer une porte ouverte ; il n'en est malheureusement pas exactement ainsi.

Non seulement de nombreux théoriciens de l'anarchisme sont restés victimes de certaines erreurs du professeur Marx (il suffit de citer par exemple un certain déterminisme kropotkinien qui a fait école pendant une longue période, dans notre camp), mais aujourd'hui encore notre action est fréquemment affectée par cet esprit religieux dont je parlais au début, et qui amène à considérer non pas tant ce qui est, mais plutôt ce qui « devrait être » ou ce qui « nous plairait qu'il soit ». Et si, à part de rares et déplorables exceptions, il n'y a pas un anarchiste qui ne sache pas saisir et articuler une critique substantielle de toute tentative de ressusciter, même sous de fausses apparences, le cadavre morbide de la forme-parti, on ne peut certainement pas nier que bien peu d'entre nous sont exempts de la fascination exercée par le mythe du Prolétariat. Les expressions les plus apparentes et les plus critiquables de ce mythe sont facilement visibles chez ces compagnons qui dédient une grande partie de leur temps et de leur activité à ressusciter un autre cadavre, certes moins morbide, mais pas pour autant plus vif, que celui du parti : celui du syndicalisme révolutionnaire, ou mieux, de l'anarcho-syndicalisme. Dans ce cas l'erreur est suffisamment évidente pour être couramment critiquée. L'anarcho-syndicalisme et le syndicalisme révolutionnaire furent les enfants, non seulement d'une pollution marxiste de la Première Internationale, mais aussi d'une période historique et d'une réalité particulière, qui voyaient de vastes secteurs de la classe ouvrière prendre conscience de leur (alors) irremplaçable rôle social de producteurs. Cela a conduit à un haut degré de conflictualité anticapitaliste, qui permit la généralisation et la diffusion de certains mots d'ordre lancés par le mouvement anarchiste, le plus fameux desquels, « tout le pouvoir aux soviets », eut tant de succès qu'il fut réapproprié par la clique politique léniniste, qui l'utilisa comme cheval de Troie pour conquérir le pouvoir.

Par ailleurs, l'inaltérable prédisposition des militants libertaires à mener les luttes de manière décidée et intransigeante les mettait, face aux travailleurs anticapitalistes, dans une lumière certes meilleure que les pâles représentants du marxisme officiel, attroupés dans les partis sociaux-démocrates et dans les syndicats légaux.

Mais la violence et, parfois, l'efficacité de certaines luttes ne doit pas nous faire fermer les yeux sur le fait que celles-ci furent menées à l'intérieur d'un cadre théorique et avec des contenus et des objectifs de fond clairement pollués par le mythe marxiste du « pouvoir prolétarien » sur la production et donc sur le monde. Le conseillisme ou l'anarcho-syndicalisme, en effet, ne visaient pas autre chose que la « conquête des moyens de production de la part des travailleurs » et à l'instauration d'une société structurée sur les bases sociales tracées par le travail forcé et par les exigences de la productivité (certains « textes sacrés » de l'anarcho-syndicalisme comme *Le Nouveau Monde* de Besnard ou certains « mini-catéchisme » des *International Workers of the World*. Laissent bien peu de doute à ce propos) et le problème de la destruction du pouvoir et de la libération effective de l'individu des nécessités de la production, étaient allègrement contournés ou renvoyé à une date ultérieure.

Indépendamment de la volonté de ceux qui les menèrent, ces luttes ont eu pour effet historique de consacrer le rôle social de la classe ouvrière à l'intérieur de la domination capitaliste, et en repenser aujourd'hui les modalités organisatives et le cadre théorique signifie non seulement être de nouveau victimes (avec beaucoup moins d'excuses contingentes) du même mythe qui en était alors déjà à la base, mais aussi fermer les yeux sur le fait que l'organisation de type syndicale (même quand elle se targue de l'épithète de « révolutionnaire ») fait désormais partie intégrante de l'appareil de domination et d'exploitation et qu'il n'y a plus d'espaces tactiques dans lesquelles celle-ci peut jouer un rôle révolutionnaire.

Ce fait est d'ailleurs bien illustré par ce qui arrive actuellement à la CNT espagnole, qui, après le succès éphémère de l'après-franquisme (qui avait fait renaître tant d'illusions chez les partisans de l'hypothèse anarcho-syndicaliste), se débat aujourd'hui dans une crise profonde et

en est arrivé à se diviser en deux tendances, apparemment opposées, mais toutes deux destinées à disparaître de la scène des luttes révolutionnaires, bien que peut-être en suivant des voies différentes.

Une de ces tendances regroupe les vieux cadres « historiques » de l'organisation, qui ne représentent désormais plus qu'eux-mêmes et la volonté têtue de certains secteurs du mouvement anarchiste de donner une continuité historique à une expérience désormais conclue, ou, pire, de trouver un raccourci pour être présent dans le milieu des luttes ouvrières ; l'autre, la prétendue « CNT renovada », regroupe en son sein les éléments plus hétérogènes et synthétise la contradiction insoluble entre les inévitables tendances économicistes, réformistes et corporatistes propre à toute structure syndicale et la volonté révolutionnaire que l'on doit reconnaître chez au moins quelques-uns de ses animateurs. Comme on dit chez moi, voilà deux aveugles qui se battent entre eux.

De plus, la mystique de la production, qui est à la base de la doctrine marxiste ainsi que des théories anarcho-syndicaliste et conseilliste, a désormais trouvé son dépassement historique même de la part de la classe dominante, dont l'unité de mesure universelle n'est plus désormais l'argent (fétiche en papier vide qui a entraîné dans sa chute toutes les catégories abstraites qui jusqu'ici étaient liées, comme le profit, la plus-value, etc.), mais plutôt le contrôle, c'est-à-dire la paix sociale. Donc identifier la condition de prolétaire sur la base du mètre de la productivité ou de celui, parallèle au premier, de la condition économique signifie, plus que jamais aujourd'hui, accomplir une opération totalement philosophique, ignorer ce qui est réellement pour poursuivre en vain la réalisation d'une Idée.

Mais si l'anarcho-syndicalisme et le conseillisme illustrent avec une évidence indéniable l'erreur de type religieux dont nous nous occupons ici, ceux-ci ne constituent, dans ce sens, que la pointe émergée d'un iceberg aux proportions bien plus vastes. Disons-le une bonne fois pour toutes : notre volonté révolutionnaire nous impose d'effectuer un choix, une division du monde en deux camps opposés et irréductiblement en lutte, celui d'exploités et celui des exploités (que nous pouvons aussi appeler avec n'importe quel autre terme qui nous semble

plus adapté), sous peine de tomber dans le marécage étouffant de l'interclassisme, où les oppositions sociales se dissipent en dissertations philosophiques et où la guerre sociale laisse la place au jacassement flou des opinions opposées.

Mais à l'intérieur de cette division fondamentale, qui fournit un but et une épaisseur à notre activité révolutionnaire, se cache le risque du manichéisme de type catholique, qui sépare en deux le « bien » et le « mal » avec un coup sec d'épée, perdant le sens des innombrables nuances de la réalité, et celui opposé de l'avant-gardisme plus élitiste qui, à force de chercher la petite bête, finit par sauver uniquement la fausse conscience et par livrer les destins du monde dans les mains d'une poignée de « bénis par Dieu ».

Nous devons être assez attentifs pour éviter ces risques, et seul l'étude empirique de la réalité et notre action visant à la modifier peuvent nous indiquer par où passe la ligne de démarcation entre pouvoir et rébellion, entre exploitation et complicité dans son maintien, entre oppression et servitude volontaire. Une ligne de démarcation qui n'est jamais indistincte, mais est toujours plus mobile et irrégulière que ce que nous suggèrent les « textes sacrés » et notre malheureusement inévitable propension à nous adapter à des décennies de domination incontestée, dans le domaine de la pensée, de la dialectique hégélienne-marxiste, avec ses innombrables défauts. Cet héritage pèse comme une chape de plomb sur nos consciences et sur nos volontés, et nous devons accomplir un effort considérable pour nous en libérer, pour récupérer et systématiser les indications historiques et théoriques dispersées que nous a laissé en héritage la tradition anarchiste, et les revitaliser à la lumière de notre compréhension de la situation actuelle.

Dans notre expérience de tous les jours, nous voyons à l'inverse souvent l'exact contraire de tout cela. La qualification de « révolutionnaire » est attribuée à un secteur ou à une classe sociale pas tant sur la base de son comportement effectif dans l'affrontement en cours avec l'État et le pouvoir, mais sur la base de ses prétendues vertus innées ou d'analyses abstraites qui reprennent l'esprit religieux de la « mission historique sans équivoque », dont nous avons déjà largement parlé.

Les ouvriers, les femmes, les jeunes, les chômeurs, les prisonniers ou

les étudiants ne sont pas vus sur la base de leur comportement social, de ce qu'ils font réellement, mais celui-ci est filtré à travers les verres déformants de l'idéologie, et chacune de ces catégories (devenues à ce point métaphysique) est habituellement classée à la place préfixée à l'intérieur d'un schéma conçu a priori. Ainsi les ouvriers sont « objectivement révolutionnaires », les étudiants sont « historiquement petits-bourgeois » ou les prisonniers sont « potentiellement des adversaires irréductibles du capital » : cela a été décidé ainsi et cela doit être ainsi, en dépit de tout, si nécessaire, puisque l'essence de ces définitions n'est pas dans les substantifs (« révolutionnaires, « petits-bourgeois », « adversaires »), mais dans les adverbes de mode qui les accompagnent (« potentiellement », « objectivement », « historiquement »).

Comme si la lutte de classe ne passait pas aussi à travers ces catégories sociales, ne les investissait pas pleinement avec toute sa charge explosive, ne les bouleversait pas : la mer tranquille des rêveurs de la politique ne connaît ni tempêtes ni bourrasques, mais seulement la marée haute et la marée basse, des périodes d'« avancée » ou de « reflux ». La réalité n'est pas ainsi, elle n'est jamais égale à elle-même et connaît tellement de nuances qu'elle exige en permanence notre attention maximale, si nous ne voulons pas en perdre le sens. Mais c'est un exercice difficile et tourmenté, qui nous oblige à appliquer ses dures lois y compris à l'intérieur de nous-mêmes, nous obligeant à ne pas nous défilier, mais à nous reconnaître à notre tour comme des sujets à ces changements et à ces tourments, puisque le conflit entre pouvoir et rébellion traverse notre propre conscience et nos rapports personnels.

Il est sûrement plus facile et plus commode d'installer son « musée de cire », où les caractères de l'affrontement révolutionnaire sont destinés à rester identiques, fixés une fois pour toutes par notre fantaisie.

Le Proletariat, par ailleurs, reste une super-catégorie, un mythe global, un système de divinité et de saints mineurs intouchables, à l'intérieur duquel chacun fait rentrer et sortir à son bon plaisir les catégories spécifiques qu'il a choisies, pourquoi pas sur la base de ses opportunités en matière d'intervention politique. Et c'est ainsi qu'il est lui-même d'une fois à l'autre composé par les ouvriers des usines et par les travailleurs des services, ou par les marginalisés des métropoles et

par les minorités ethniques, raciales ou sexuelles ghettoïsées, voilà que naissent des figures hybrides linguistiques, plus que sociales, comme l'ouvrier diffus ou le prolétariat marginal.

Voilà que les fabricantes de poupées à domicile se retrouvent dans le rôle de moteur de la lutte de classe, probablement sur la base du seul fait que notre ville en est pleine ou que quelques militantes se trouvent dans leurs rangs.

Mais toutes opérations de chirurgie politique brillantes et sans scrupule ont une importance totalement relative dans notre discours ; ce qui compte c'est que le Prolétariat avec un P majuscule, ce Frankenstein que chacun de nous a construit avec des découpes sociales qui lui semblaient les plus adaptées ou qui lui étaient les plus commodes, est à partir de ce moment destiné à prendre vie et à influencer lourdement toutes nos initiatives futures.

Nous parlerons en son nom, nous agirons en son nom, nous nous élancerons contre le pouvoir en son nom, forts de la sécurité qui nous provient de la certitude d'agir pour le bien de l'humanité entière.

Toute notre initiative, toute idée qui nous passe par l'esprit, tout projet que nous élaborons, devront avoir préventivement l'approbation de ce fantôme qui nous flotte autour et qui bien évidemment n'est pas en mesure de nous la donner, étant, comme tous les fantômes qui se respectent, irréel.

À qui d'entre nous n'est-il jamais arrivé de renoncer à mettre en pratique une action parce que « le Prolétariat n'est pas encore assez mature pour l'accueillir » ?

Et quand nous nous disposons à analyser une situation pour décider avec quels moyens tenter de la modifier, ne nous préoccupons donc nous pas de vérifier que ce que nous sommes en train de préparer rentre préventivement dans les « intérêts du Prolétariat » ?

De louables précautions, du reste, s'il n'arrivait pas que trop souvent ce Prolétariat qui occupe nos pensées est, justement, une entité totalement métaphysique, une Idée, un Concept Absolu. Et il finit ainsi par n'être qu'un frein, une limite à notre capacité de lutter contre l'état de

choses existant, qu'il peut aussi être commode de s'imposer volontairement.

« Parlons-nous clairement. On ne fera la révolution en Italie ni aujourd'hui, ni demain, ni probablement après-demain. C'est-à-dire que l'hypothèse révolutionnaire ne semble pas sérieusement envisageable à court terme, et peut-être pas non plus à moyen terme. [...] La révolution n'est pas une fête, ce n'est pas un jeu. [...] C'est une chose terriblement terrible et difficile. [...] Derrière la petite minorité agissante il doit y avoir une volonté révolutionnaire diffuse d'ouvriers et de paysans. Car seuls les ouvriers et les paysans ont la force de renverser le système (le peuple est déjà armé : l'armée n'est-elle pas faite de « prolétaires en uniforme ») et seuls les ouvriers et les paysans, par-dessus tout, ont la force ou la possibilité de construire la révolution. L'émancipation des exploités ne peut être que l'œuvre des exploités eux-mêmes ». Cette citation, hallucinante par bien des aspects, est tirée d'un article signé A. Di Solata, apparu dans le numéro de février 1972 de *A-Rivista*, mais dans le fond ce n'est qu'un prétexte, un accident parmi tant d'autres similaires, qui illustre mieux que beaucoup d'autres une erreur répandue et une tendance préoccupante, et nous l'avons choisi parmi d'autres équivalents exclusivement pour son pouvoir illustratif.

La révolution, nous dit-on, ne peut être faite que par les ouvriers et les paysans (nous sommes face à un archaïsme évident de l'époque d'avant 1977, personne n'utiliserait aujourd'hui ce langage du réalisme socialiste) : mais quels ouvriers et paysans, ceux qui acceptent, comme on dit aujourd'hui, de « se faire État » ou ceux qui sont encore soumis par les mafias de paroisses ou de partis ? Devrions-nous encore attendre le réveil de ce Frankenstein engourdi ? Ne faisons-nous peut-être pas nous aussi partie de cette masse exploitée qui peut et doit se mentionner par elle-même ? Et peut-être devons-nous attendre, pour nous bouger, d'avoir atteint un « nombre légal » dont on ne sait pas bien qui l'a décrété ?

Et si « on ne fera la révolution en Italie ni aujourd'hui, ni demain, ni probablement après-demain » et que « l'hypothèse révolutionnaire ne semble pas sérieusement envisageable à court terme, et peut-être pas non plus à moyen terme », quelle autre hypothèse adopterons-nous

entre-temps, peut-être celle réformatrice ? Ou celle prétendument « culturelle » ? Allons, soyons sérieux. La révolution est une tâche qui incombe aux révolutionnaires et qu'il faut mettre en œuvre dès aujourd'hui, dans notre existence quotidienne, sans attendre aucun « soleil de l'avenir » dans lequel les conditions seront mûres, les masses préparées et l'ennemi en crise.

Nous ne devons pas lutter pour le compte d'autrui, nous n'avons personne à affranchir d'autre que nous-mêmes, nos personnes physiques et cela dès à présent.

Ce n'est que quand nous serons parvenus à comprendre que c'est notre existence personnelle, nos rapports sociaux, notre esprit et notre corps qui doivent être urgemment libérés, que c'est notre travail qui doit être refusé, notre chef qui doit être abattu, que nous devons détruire le pouvoir là où il se manifeste directement et intrinsèquement, ce n'est qu'à ce moment que notre coopération, que nos liens, et que notre organisation avec d'autre compagnon afin d'avoir la force de réaliser la libération de tout individu dans la libération de tous, acquerront alors un sens révolutionnaire.

À ce stade nous devons être conscients qu'il n'existe pas d'entités abstraites en dehors de nous avec lesquelles régler ses comptes, qu'il n'existe pas un Prolétariat extraterrestre et absolu au nom duquel se battre et que c'est donc en premier lieu avec notre conscience que nous devons nous confronter quand nous choisissons les modes, les temporalités et les instruments avec lesquels se dresser contre le pouvoir. Il est trop confortable de masquer notre incapacité ou, pire, notre absence de volonté derrière le paravent de l'immaturité du Prolétariat ; trop facile de confier les tâches qui nous reviendraient personnellement à l'incontournable triomphe de l'évolution historique ; trop hypocrite de se cacher derrière l'excuse que l'a révolution n'est pas au coin de la rue, mais qu'elle est toujours à venir. Trop confortable, trop facile et trop hypocrite parce que nous sommes le prolétariat militant dont nous aimons lire les exploits passés dans les livres, parce que l'histoire n'est pas quelque chose d'étranger à notre existence et à nos luttes de tous les jours, et parce que c'est aujourd'hui, c'est tous les jours que nous devons nous engager directement dans ce travail incessant qui

constitue l'essence réelle de la révolution, si nous ne voulons pas la voir comme une promesse millénariste qui ne serait en rien différente du Jour du Jugement de mémoire chrétienne.

Et c'est encore à l'intérieur de nous, dans nos fausses consciences, que vit ce Prolétariat Limitant qui ne fait rien d'autre qu'entraver notre travail d'ennemi de tout pouvoir, ce frein dont nous devons nous libérer au plus vite.

Ce n'est qu'à partir de cette conscience, et uniquement après nous l'être appropriée, que prend son sens toute la problématique liée au choix des instruments les plus aptes à soutenir notre lutte libératrice.

Anarchismo, n° 32, janvier 1980

L'enfant, la mer et la coquille

Franco Lombardi

Une fameuse parabole chrétienne nous parle d'un enfant qui, surpris par Saint Augustin alors qu'il se démenait pour vider la mer à l'aide d'une coquille, a été raillé avec un air de suffisance, en raison de l'inutilité évidente des efforts humains pour parvenir à la connaissance de Dieu. Pour ceux qui se sont assez tôt libérés de tout le château de bobards grâce auxquels l'Église catholique tente de nous faire boire sa prétendue « vérité révélée », la parabole de l'enfant qui voulait vider la mer n'est, du moins en apparence, qu'un vague souvenir d'enfance, à condition bien sûr d'avoir eu le malheur d'avoir affaire aux prêtres ou à d'autres pitres.

Mais, si nous réfléchissons un moment avec un peu plus d'attention, nous nous rendrons probablement compte que cette petite histoire, cuisinée avec les sauces les plus variées et adaptée aux situations les plus disparates, n'a jamais cessé de nous poursuivre, de nous être claquée au visage, avec une suffisance moqueuse, par toute sorte de pédants émules du célèbre saint. Et en poussant la réflexion à son terme, nous découvrirons que c'est précisément sur la morale de cette petite fable que se base la survie du système social dans son ensemble, fondé sur le pouvoir et sur l'exploitation de l'homme sur l'homme.

En réalité, quelle est fondamentalement l'objection qui est le plus généralement agitée par l'homme de la rue afin de nous persuader de l'inutilité de nos efforts révolutionnaires, si ce n'est que le pouvoir, que l'État est trop fort pour être abattu avec les moyens à notre disposition, c'est-à-dire que la mer est trop grande pour être vidée avec une coquille ? De cette « vérité objective » apparente découlent ensuite toutes les types de dépendances, de compromis, d'adaptation qui conduisent directement à l'acceptation du réformisme et à l'abrutissement subjectif de la plus grande partie des individus.

Pour prendre un exemple, les objections que certains compagnons dressent vis-à-vis du projet anarchiste insurrectionniste ne sont pas bien

différentes : sur le plan du conflit ouvert, direct, violent, l'État est trop fort pour être battu avec les modestes moyens à notre disposition, la disparité de force rendrait donc une telle voie impraticable. Une fois encore, la mer est trop profonde pour nos misérables coquilles, et nous ferions donc tous mieux de nous trouver une occupation plus profitable et socialement utile : notre « illusion infantile » peut peut-être être appréciée pour la volonté qu'elle démontre, mais uniquement si elle est ensuite mise de côté, pour se dédier, avec « modestie » et « bon sens », à des projets plus limités et crédibles. À partir de ce moment, raison, modestie et bon sens veilleront comme les harpies de la mythologie sur le développement absurde et répétitif de nos existences, les préservant des embûches de la folie, de l'orgueil et de l'extravagance, pour qu'elles puissent inutilement s'éteindre aussi inutilement qu'elles se seront démêlées.

À partir de là, ne fait que nous nous déclarions révolutionnaires, libertaires, anarchistes ou ce que bon nous semble, ne sera qu'une fine couche de peinture que nous étalerons sur les carrosseries irrémédiablement rouillées de nos corps.

Notre condamnation, après ça, sera signée et la peine la plus grande ne sera pas la peine de mort, mais le fait de traîner une vie sans la moindre passion, complètement incapable d'affronter nos bourreaux.

Sachant que cela ne peut bien sûr pas être le sens du fait que nous nous proclamons irréductiblement négateurs du pouvoir, il ne nous reste pas autre chose à faire que de nous réapproprier toutes les armes de la critique et de renverser complètement le sens de la parabole, foulant aux pieds l'illogicité apparente de notre désir de révolte et redéfinissant la signification de l'enfant, de la mer et de la coquille.

L'ENFANT

L'enfant est le commencement et la fin de cette parabole révolutionnaire avec laquelle je me permets le luxe de continuer à ennuyer les compagnons.

En dehors de la métaphore, c'est notre subjectivité d'hommes et de

femmes libres qui est au commencement et au terme de notre effort révolutionnaire, car ce n'est qu'à partir de la conscience d'une telle subjectivité (aujourd'hui niée, écrasée, muselée par la persistance du pouvoir) que nous pouvons réellement entreprendre cette lutte qui doit chercher à en affirmer concrètement la réalisation dans une société libérée de toute institution de domination. Si dans la première partie de mon intervention (« Le prolétariat limitant ») je me suis chargé de traiter des mythes et des superstructures idéologiques qui s'opposent à la conscience de cette dimension subjective de notre être contre l'état de choses existant, il y aurait encore beaucoup à dire sur ce qui nous empêche de comprendre avec clarté le but également individualiste de notre désir de quelque chose d'« autre » que le pouvoir. En réalité, très souvent non seulement nous nous arrogeons le droit de vouloir faire la révolution pour le compte ou mandaté par le prolétariat ou par le peuple, mais nous prétendons même le faire pour son bien. Voilà pourquoi germent de gros conflits internes et des drames quand nous comprenons que nos « protégés » ne montrent pas le moindre désir d'être les bénéficiaires de notre action, et que parfois ils préféreraient même que nous ne perturbions pas leurs survies idiotes avec tous nos bavardages sur le communisme, l'anarchie et la société libérée.

Face à cette embarrassante contradiction, la première justification que nous tendons à fournir c'est que le peuple est dés-éduqué par des siècles d'asservissement et par une écrasante éducation à la servitude et à l'oppression ; comme l'expliquait Malatesta, l'homme qui naît avec les chaînes au pied est amené à considérer cela comme son état naturel et comme le seul possible.

À ce point la solution semble pouvoir résider dans un travail assidu de contre-éducation, qui oppose nos valeurs alternatives aux valeurs inculquées depuis toujours comme étant « naturelles », qui oppose nos préfigurations théoriques et pratique de la vie libre à la conception de la vie dominée, considérée depuis toujours comme la seule possible. Nous nous dédions alors à l'édification de petites îles heureuses, qui puissent fournir un exemple de nos affirmations, ou bien à l'élaboration théorique d'un modèle de société communiste et/ou anarchiste qui soit en mesure de tenir face aux objections de nos interlocuteurs sceptiques. Dans un cas comme dans l'autre, en règle général seuls des

échecs lamentables nous attendent.

La possibilité de construire des « îlots de liberté » au sein de la société de pouvoir a connu des insuccès historiques qu'il serait trop long d'énumérer ici, et il semble que les possibilités de réussite aujourd'hui sont encore plus faibles qu'alors, compte tenu de combien l'État a étendu plus que jamais l'articulation de sa domination, de sa volonté d'être un modèle totalisant et de sa capacité à faire pénétrer ses mécanismes y compris dans les zones géographiques et sociales les plus périphériques. C'est une voie qui, selon moi, ne présente que deux issues, dans les conditions actuelles : ou bien on s'en tient à l'autogestion de sa ghettoïsation, à l'illusion démente d'être maître de sa misère, à la tragique tristesse des réserves d'indiens, et des « clubs privés pour marginaux », ou bien on devient, plus ou moins volontairement et consciemment, un laboratoire social dont seul l'État pourra tirer un profit et des indications pour élaborer de nouvelles évolutions de sa domination.

Cependant, l'idée selon laquelle il serait possible de distiller, à partir de son propre bagage historique de connaissances, le modèle théorique sur lequel devrait se fondre la société de demain a toujours été beaucoup plus répandue. Si dans le domaine marxiste cette manie a connu des réalisations particulièrement aberrantes, les anarchistes ont aussi particulièrement aimé s'y laisser prendre, quelle que soit la tendance qui les distingue : de Kropotkine à Archinov, des anarcho-syndicalistes aux membres d'un groupe clandestin comme *Azione Rivoluzionaria* (que l'on lise leur document intitulé *Contributions pour un projet révolutionnaire libertaire*, inquiétant à bien des égards), rares sont ceux qui ont su se soustraire à la tentation de prendre du papier et un crayon et nous expliquer plus ou moins comment devrait fonctionner l'anarchie. Dans ce cas aussi, il me semble que les résultats ont généralement été peu brillants.

Maintenant, mis à part le fait que c'est justement parce que nous sommes anarchistes que devrait nous sembler un peu étrange l'intention de se mettre dès aujourd'hui à dicter les règles du futur, toutes ces tentatives de solutions dont j'ai parlé sont, selon ma conception des choses, destinées à l'échec pour une raison essentielle, à savoir que tous (les intellectuels comme les praticiens) partent du présupposé absurde

qu'il est possible de fixer un point plus ou moins précis à partir duquel faire commencer l'« après-révolution », une limite ou ligne de partage entre l'anarchie et ce qui ne l'est pas encore. Une prétention qui selon moi n'est pas seulement absurde, mais est aussi dangereuse, car elle nous contraint à considérer comme acquis qu'il existe un Absolu final à laquelle doit tôt ou tard arriver l'histoire humaine, un moment où les conflits sociaux et interpersonnels cesseront pour laisser la place à une perfection immobile, dans laquelle l'Esprit aura enfin trouvé sa réalisation.

Tout cela ne fait bien sûr que nous ramener à l'habituel discours de type hégélien et marxiste, à l'origine de tant de problèmes, sur lequel je ne vais pas revenir, et qui est le même qui nous empêche de comprendre que nos efforts ne peuvent pas et ne doivent pas viser à la réalisation d'un Esprit ou d'une quelconque autre chose en dehors de nous, mais au contraire, à l'affirmation de nous-mêmes, de nos besoins, de nos désirs, de notre individualité. Parce qu'il n'existe pas et qu'il ne pourra jamais exister aucune « après-révolution » dans lequel tout est conclu, mais seulement un « pendant-révolution », c'est notre vie qui doit être digne d'être vécue, et si nous n'y parvenons pas bien peu d'espérance sur la vie de nos enfants et petits enfants pourra nous consoler.

Le révolutionnaire ne peut donc pas s'identifier dans la figure du « géniteur », de celui qui se bat pour « donner un futur à ses enfants », mais dans celle de l'« enfant », de celui qui n'a pas encore renoncé à préférer le rêve à la réalité, ce qu'il veut à ce qu'on lui présente comme possible. Et cet enfant doit savoir regarder autour de lui et comprendre qui et qu'est-ce qui tente de le contraindre à devenir adulte, à se soumettre aux règles asphyxiantes de ce qui est raisonnable, modeste et sensé. Et si lui vient le caprice de vider la mer, il doit commencer à le faire.

LA MER

La mer c'est ce dont nos yeux ne voient pas la fin. La mer c'est le pouvoir, c'est l'oppression, l'exploitation, tout ce qui « a toujours existé » et qui pour cette raison « existera toujours », ce qui existe depuis que l'homme se souvient de sa vie, voilà pourquoi c'est donc une pure uto-

pie d'espérer la voir disparaître. Voilà une argumentation trop simpliste en vérité, qui ne peut avoir prise que sur ceux qui n'attendent rien d'autre qu'une excuse quelconque pour continuer à végéter dans la stupidité la plus absolue.

Nous révolutionnaires nous savons non seulement que le pouvoir a eu un début, mais aussi qu'il devra avoir une fin : au fond, la mer aussi, observée d'un point de vue plus grand, n'est rien d'autre qu'un grand lac salé. Il ne s'agit par conséquent pas d'avoir des doutes sur la possibilité de la destruction de l'état de choses existants (peut-être chacun avec sa petite recette, mais nous savons tous que nous pouvons y arriver...), mais plutôt de décider ce qu'il est en réalité nécessaire d'éliminer pour empêcher que ce que nous avons chassé par la porte ne rentre insidieusement par la fenêtre, une blague de mauvais goût à laquelle l'expérience nous a malheureusement habitués.

Et l'aspect le plus tragique de ce problème c'est que, très souvent, les nouvelles formes d'autorité ne surgissent pas tant des cendres de ce que l'on a tout juste rasé au sol, mais des rangs de ceux qui ont eux-mêmes réalisé la révolution. La Russie, à peine libérée du talon des tsars, n'a pas succombé aux tentatives restauratrices des généraux blancs, mais à la nouvelle volonté de domination de ceux qui se présentaient comme ses libérateurs. Et en Espagne on a dû carrément assister au drame des anarchistes contraints de se plier face à la « raison » et au « bon sens » d'autres anarchistes.

C'est dans ces conditions que même les meilleures volontés d'entre nous commencent à douter de la possibilité de parvenir un jour à assécher véritablement la mer du pouvoir. Est-il donc possible que la logique de l'oppression soit si diffuse que même ses ennemis déclarés, mis à l'épreuve des faits, ne réussissent pas à trouver une alternative qui n'en perpétue pas les désastres ? Est-il possible que les « exigences réelles » nous contraignent toujours à nier notre volonté, nos désirs, nos rêves ?

Le problème, me semble-t-il, est un peu différent. Nietzsche a écrit que « si tu regardes longtemps dans un abîme, l'abîme aussi regarde en toi », c'est-à-dire, pour être plus explicites, qu'à force de cohabiter, même contre notre gré, avec le pouvoir, à force d'en observer l'appar-

rence spectaculaire, d'avoir affaire à ses manifestations quotidiennes les plus normales, de nous mesurer à lui sur le plan que lui-même nous impose, d'en accepter les règles du combat, c'est-à-dire, en deux mots, à force d'accepter les règles du jeu politique, nous finissons nous-mêmes par nous assimiler à ses mécanismes de fonctionnement.

Même s'il est bien loin de nous le délire léniniste qui prétendrait conserver la machine de l'État intact pour « l'asservir » à la nécessité du communisme, néanmoins nous aussi anarchistes, trop souvent, nous acceptons de prendre part à un match dans lequel l'escroquerie ne consiste pas dans le fait de gagner ou de perdre, mais déjà dans le fait de participer. Pas seulement, mais de temps en temps sort de nos propres rangs quelqu'un qui, avec le ton grave et les sourcils froncés, tire les oreilles et réprimande durement les « étourdis » qui refusent de jouer le jeu : « Compagnons, cela n'est pas politique », « il faut être plus tactiques, il faut aussi savoir saisir dans les positions des autres les pistes libertaires qu'elles contiennent », « si vous faites ainsi les gens ne vous comprendront jamais, ils ne viendront jamais avec nous », « certaines choses, même si on les fait, il ne faut pas les dire » et ainsi de suite.

Cela n'a rien de bien nouveau, mais cela vaut la peine de le répéter : ou bien on refuse les règles du jeu politique, ou bien l'on est destiné à jouer éternellement un rôle subalterne à la logique du pouvoir, à n'être rien d'autre que des ramasseurs de balle qui remettent en permanence en jeu les balles sorties du terrain.

Il y a des compagnons anarchistes qui considèrent, sans doute de bonne foi, qu'ils font quelque chose d'utile pour la révolution en acceptant la confrontation avec l'ennemi sur le terrain du débat, se donnant l'illusion qu'il serait suffisant de réussir à démontrer que l'on « a raison » pour avoir accompli un quelconque pas en avant, tandis qu'au contraire, leurs interlocuteurs rient de bon cœur de leur « tort » et continuent tranquillement à exploiter l'unique raison qui les intéresse, celle de la force.

Il y a des compagnons anarchistes qui sont convaincus qu'il est suffisant de mettre les actions des autres sur la table des analyses, de les éventrer, de les disséquer, de mettre en lumière tous les bubons autori-

taires qui en empestent les fibres, pour avoir automatiquement fourni une alternative à cette manière d'agir, tandis que dans la pratique non seulement rien n'est fait pour que ce soit nous qui attaquions l'État « de la manière juste », mais pas même un seul acte n'est accompli qui place les soi-disant révolutionnaires autoritaires face à leurs contradictions concrètes.

Il y a des compagnons anarchistes qui, probablement sans s'en rendre compte, basent leurs analyses, leurs réflexions, leurs affirmations, sur les mêmes données et sur les mêmes méthodologies que celles utilisées par le pouvoir pour refourguer ses « vérités » préfabriquées, les revêtant simplement d'une terminologie révolutionnaire et en les poussant à leurs conséquences logiques extrêmes, et faisant ainsi ils se limitent en réalité à apporter leur petite contribution sur l'autel de la prétendue « scientificité », de la prétendue objectivité, cet autel sur lequel chaque jour est sacrifié toute folie révolutionnaire.

Il est temps de clarifier, une fois pour toutes, que l'on ne peut pas être révolutionnaires anarchistes de la même manière que l'on peut être sociaux-démocrates, euro-communistes, marxistes-léninistes ou trotskyste-posadistes, que cela ne peut pas être une des nombreuses positions politiques (peut-être la plus « extrême »), que l'on ne peut pas lutter et combattre pour l'anarchie (c'est-à-dire, ne l'oublions pas, pour la négation de tout pouvoir) avec le même détachement fair-play que celui avec lequel on affronte une table ronde débattant sur le reflux des ex-soixant-huitards.

Notre objectif, notre désir, n'est pas d'offrir la rédemption aux « mauvais administrateurs » du pouvoir, mais de le détruire jusque dans ses plus minuscules terminaisons, et pour parvenir à cela nous devons faire face à son appareil de violence cynique tout autant qu'à sa capacité d'étendre ses tentacules jusque dans nos cerveaux. Pour cela nous devons être capables de combattre contre ses mercenaires ainsi que contre nous-mêmes, contre ses armes ainsi que contre nos doutes, contre sa capacité de récupération ainsi que contre nos certitudes. Et tout cela avec le désavantage de n'avoir aucun modèle duquel nous inspirer, mais pour avantage d'avoir conscience que, étant totalement étrangers à ses règles du jeu, nous ne pouvons pas y perdre.

Ce n'est que si nous réussissons à atteindre un point tellement éloigné de lui qu'il permette de saisir la mer entière dans notre regard et à en distinguer les contours, ce n'est qu'à ce moment alors que nous verrons et que nous comprendrons qu'aucune mer n'est trop grande pour pouvoir être asséchée, tôt ou tard.

LA COQUILLE

Saint Augustin, ou d'autres comme lui, regarde la mer qui est devant nous, puis il regarde la coquille que nous tenons entre nos mains et sourit avec un air de suffisance : nous ne pourrons jamais y arriver, c'est un problème de proportions, un problème d'efficacité, et il semblerait « raisonnablement » avoir de bonnes raisons pour se moquer de nous. En réalité, c'est uniquement son immense étroitesse d'esprit qui le fait sourire.

Comme je l'ai déjà mentionné, le monde regorge d'émules de Saint Augustin, et malheureusement nos rangs aussi. Tous ceux qui se sont attelés avec entrain à un objectif, en particulier si celui-ci consiste dans la destruction de l'état de choses existants, ont tôt ou tard rencontré sur leur chemin l'expert de service qui, très patiemment, leur a expliqué que ce n'était pas la bonne manière, que les instruments utilisés étaient inadaptés, insuffisants, inefficaces et qu'il valait donc mieux laisser tomber. Car ce qu'il y a de fantastique avec ces experts c'est bien ça : dans la quasi-totalité des cas, toutes leurs dissertations raffinées sur les moyens visent à une seule et même conclusion : nous convaincre de laisser tomber. S'ils vous suggèrent qu'un mur ne s'abat pas avec un poinçon, mais avec une pioche, vous n'aurez pas une seule fois la satisfaction de les voir empoigner cette pioche : ils se limitent à vous retirer le poinçon des mains puis à vous tourner les épaules tous contents. Ou bien, dans le cas sporadique où ils assument le dérangement que cela représente de démontrer en pratique l'efficacité des instruments qu'ils ont suggérés, ils supportent avec une gêne évidente la proximité de ceux qui, pensant différemment qu'eux, se lancent dans le même travail avec des moyens qu'ils estiment plus rapides ou plus plaisants, puis ils disent et font tout ce qu'ils peuvent pour convaincre ces derniers de s'écarter de leur chemin, eux et leurs idées saugrenues, et de les laisser

travailler en paix, car ils savent eux comment on fait. Depuis que, avec la venue de l'époque communiste, la révolution est devenue un bien de luxe présent sur le catalogue de tous les supermarchés, les experts en révolution poussent comme les champignons après la pluie.

Excluons maintenant le fait que l'acharnement avec lequel de nombreux compagnons se dédient à en convaincre d'autres de laisser tomber soit dicté par la mauvaise foi, admettons donc que tous ceux qui se définissent révolutionnaires soient réellement intéressés à assécher une fois pour toutes la mer du pouvoir. En vérité, nous savons qu'il n'en est pas ainsi, nous savons qu'il existe des personnes qui aiment revêtir la tenue des incendiaires uniquement pour faire sensation en société, tandis qu'en réalité ils se trouvent parfaitement à leur aise dans la situation existante, peut-être justement parce qu'elle leur permet de se comporter comme des briseurs de montagnes en prenant peu de risques et à peu de frais. Mais admettons aussi que ce phénomène n'existe pas, aussi bien pour la simplicité du raisonnement, que parce qu'il y a bien peu de chose à discuter à propos des personnes de ce type : ce sont des ennemis autant que les autres, et même des ennemis plus subtils.

Ce qui nous intéresse au contraire c'est de comprendre pourquoi, même parmi les révolutionnaires sincères, nombreux sont ceux qui dépensent une si grande part de leur énergie à tenter de convaincre d'autres révolutionnaires sincères de cesser leurs efforts, d'abandonner la voie entreprise. Et que l'on fasse bien attention, cette étrange habitude n'est pas l'exclusivité d'un seul type particulier de compagnon, on la retrouve, bien qu'avec une fréquence supérieure ou inférieure, parmi les défenseurs de la lutte armée comme parmi ceux qui préconisent les désobéissance civile, parmi les partisans du sabotage comme parmi ceux qui se dédient à des interventions pédagogiques. Si d'un côté les Brigades Rouges soutiennent que seul le Parti Communiste Combattant pourra conduire le prolétariat à la victoire et que tout le reste n'est qu'un héritage petit-bourgeois, de l'autre côté un tas de révolutionnaires ne ratent pas une occasion pour nous rappeler que, au-delà de ce qu'il est nécessaire de faire entre aujourd'hui et le jour fatidique de l'insurrection, quiconque empoigne une arme avant « l'heure X » fatidique n'est qu'un provocateur, un fou ou, dans la meilleure des hypothèses, un suicidaire.

Le fait est que beaucoup d'entre nous tendent à tomber amoureux de leurs projets et de leurs réalisations jusqu'au point de les considérer comme les seuls dignes d'être préservés, ou ils s'éprennent tellement de leurs analyses qu'ils établissent, sur la base de celles-ci, de rigoureuses feuilles de route vers la révolution qui doivent être respectées à la lettre, ou encore ils investissent tellement de leur subjectivité dans les structures organisationnelles dont ils font partie qu'ils les considèrent comment le centre du monde et la pierre de touche à l'aune de laquelle mesurer l'ensemble de l'univers social.

Les projets, les réalisations, les analyses et les formes associatives des autres ne sont alors pas considérés, je ne dis pas comme des possibilités alternatives aux leurs, mais pas même comme des facteurs concomitants qui, visant un même objectif, peuvent aider, même dans une toute petite mesure, la réalisation de cet objectif final qui est aussi le nôtre.

Si l'on n'est pas d'accord avec l'utilisation d'un certain instrument, on ne prend pas en considération ce que d'autres compagnons peuvent en tirer de bons, mais uniquement la mesure dans laquelle il peut nuire à notre stratégie ou bien les risques auxquels il peut exposer nos personnes ou notre organisation. De cette manière, l'ennemi devient toujours moins le pouvoir en face de nous et toujours plus le compagnon avec lequel nous ne sommes pas d'accord et que nous cherchons alors à discréditer, à rabaisser, à démoniser. Rendant ainsi un fabuleux service à l'État.

Nous ne nous rendons pas compte que l'instrument spécifique que nous utilisons à un certain moment a une valeur qui ne lui est donnée que par notre conscience, par notre passion révolutionnaire, par notre détermination destructrice et par notre volonté créatrice. Séparé de tout ça il ne devient qu'un objet inanimé, un morceau de papier, de bois ou de métal, privé de signification pour nous comme pour ceux contre qui nous voudrions le diriger. Nous ne nous rendons pas compte qu'en réalité il n'existe pas un moyen privilégié du travail révolutionnaire, si ce n'est notre subjectivité radicale et que seule la détermination de la dresser contre le pouvoir rend valides et utiles tous les moyens qui semblent le plus adaptés à notre fantaisie, à notre rage, à notre lucidité.

Si nous sommes convaincus de cela, alors tous les raisonnements

tordus sur la correspondance entre les moyens et les fins perdent leur sens et se réduisent à de simples masturbations intellectuelles, des raisonnements qui se basent presque toujours sur un équivoque plus ou moins volontaire, à savoir que parmi les instruments que nous avons aujourd'hui à disposition il en existerait qui ne soit pas d'une manière ou d'une autre pollué par l'existence de l'exploitation et de l'oppression. Il me semble que l'on ne peut pas nier que tous les moyens que nous avons aujourd'hui à notre disposition sont produits par le pouvoir, de même que toutes les coquilles sont jetées sur la plage par la mer.

Un pistolet n'est, en soi, ni bon ni mauvais, et il n'est certainement pas en mesure de faire du mal à quelqu'un s'il n'y a personne pour l'employer. Indubitablement dans les mains de l'État et de ses serviteurs il se transforme en instrument d'oppression efficace, tout comme il ne fait aucun doute que dans les mains d'un compagnon il peut sauver plus de vies humaines qu'il n'en détruit. Au même titre qu'une machine à écrire n'est pas capable d'enseigner ni de raconter quoique ce soit, s'il n'y a pas quelqu'un pour l'utiliser, et quelqu'un qui sait (ou qui veut) lire ce qu'il a écrit. Il ne fait aucun doute que dans les mains d'un Indro Montanelli elle se transforme en un terrible moyen d'abrutissement, d'oppression et d'asservissement, peut-être capable de provoquer plus de victimes qu'une mitraillette, tout comme il n'y a aucun doute que dans les mains d'un compagnon elle peut servir à ouvrir les yeux à beaucoup de gens (ou au moins à quelques-uns).

Les problèmes surgissent, à l'inverse, quand les instruments gagnent, dans nos mains et dans nos cerveaux, une vie autonome et qu'ils commencent à prendre les traits d'une fin à atteindre et à défendre à tout prix. Cette métamorphose se déroule tous les jours sous nos yeux, et certainement pas plus fréquemment lorsqu'il s'agit d'arme plutôt que d'une revue gérée par des révolutionnaires. Si nous sommes contraints de continuer à y assister, malgré toutes les bonnes propositions entendues tant de fois, c'est de nouveau parce que nous oublions (ou que nous préférons oublier) que ce n'est qu'en nous-mêmes, dans nos personnes, dans nos individualités, que se trouvent le début et la fin, la cause et le but de la lutte pour la liberté.

Quand notre tension autocritique s'assoupit, quand les difficultés

quotidiennes semblent nous écraser, quand la réalité quotidienne se refuse à coïncider avec nos désirs, quand la passion laisse la place à l'habitude, alors il est confortable de transférer sur les objets et sur les instruments nos responsabilités, ainsi que nos fautes. Quand notre main et notre esprit sont épuisés de vider l'eau de la mer, alors il est facile de dire que la coquille est trop petite.

Et encore, quand nous nous donnons l'illusion d'être arrivés à un point ferme, oubliant que la vie humaine ne peut pas connaître d'immobilité sans se transformer en survie de zombie, et que nous nous découvrons soudainement dépassés par le cours des événements, nous n'embrouillons que nous-mêmes en cherchant à nous convaincre que ce n'est pas nous qui avons voulu nous arrêter, mais que ce sont nos chaussures qui refusaient d'aller de l'avant.

Il n'y a que si nous sommes suffisamment forts et sincères avec nous-mêmes pour savoir nous remettre à chaque fois en discussion, pour réussir chaque fois à brûler derrière nous les ponts qui nous relient encore à ce qui est passé, à ce qui est mort, il n'y a qu'ainsi que nous éviterons alors que l'instrument guide nos mains et non pas l'inverse. Nous devons avoir clairement à l'esprit que dans la bataille entre la liberté et l'oppression, entre la vie et la survie, entre révolution et pouvoir, ce qui est essentiel c'est de continuer à porter des coups contre l'ennemi, de toutes parts, avec chaque instrument et quelle que soit la force de nos bras, car le plus faible, le plus confus, le plus charlatan des combattants est plus utile que le meilleur des critiques qui, confortablement enfoncé dans son canapé devant la télé, continue à commenter, en secouant la tête : « Ça ne va pas comme ça, vous ne savez pas comment on fait, vous vous trompez sur toute la ligne, laissez tomber... ».

Saint Augustin et tous ses émules masqués de différentes façons peuvent aller au diable : aucune coquille n'est trop petite pour assécher la mer, si chacun de nous se dédie à cette œuvre avec toute sa volonté, son intelligence, sa rage, sa passion.

Anarchismo, n° 35, avril 1981

Quel pluralisme ?

Pierleone Porcu

Il m'est souvent arrivé d'entendre les compagnons revendiquer idéologiquement le pluralisme libertaire comme base de tolérance et de respect mutuel indispensables pour un rapport correct entre les différentes tendances qui composent l'anarchisme. Le pluralisme constituerait un antidote efficace contre la peste du monolithique et de l'uniformisation voulue par ceux qui, derrière des motivations trompeuses, cherchent à supprimer toutes les différences existant entre les compagnons, pour les faire tous marcher dans la même direction.

On nous a souvent accusés d'être des intolérants et des anti-pluralistes bagarreurs. Désireux d'approfondir ici la question, nous dirons immédiatement sans équivoque d'aucune sorte que pour nous le pluralisme idéologique brandi de plusieurs côtés par les sacerdoces d'un neo-idéologisme anarchiste, est un déguisement confortable, un dogme qui sert avant tout d'alibi aux manipulateurs membres des différentes paroisses qui se sont constituées à l'intérieur de notre mouvement pour pouvoir ainsi justifier tout ce qu'ils font, sans courir le risque de mettre en discussion les plus grossières incohérences qu'ils commettent ou les « déformations » qu'ils apportent à la théorie et à la pratique anarchiste, en adoptant souvent certaines positions vis-à-vis de la réalité sociale et de ses conflits.

Voilà pourquoi nous considérons qu'il est important de redonner au concept de pluralisme sa signification authentique, qui n'a rien d'idéologique, étant donné qu'il s'agit plutôt d'une conception matérialiste essentiellement pratique d'une manière de se rapporter.

Celui-ci s'articule sur le processus cognitif qui a lieu entre les compagnons, il est basé sur la confrontation et sur l'approfondissement permanent des problèmes, dont la solution n'est ni escomptée ni

préconstituée, et des pratiques que l'on compte employer pour atteindre certains objectifs.

Le concept de pluralisme, dans le domaine anarchiste, provient de la théorie socialiste libertaire exposée par Proudhon, qui face à la société bureaucratique et verticale organisée par le pouvoir de l'État, oppose un modèle de société non étatique, basé sur l'existence simultanée de multiples regroupements sociaux, unis entre eux par un lien de solidarité fédéraliste, où l'individu participe librement suivant ses inclinations personnelles et ses désirs aux activités sociales, en qualité d'organisateur direct, de producteur et de consommateur.

Donc, comme on le remarquera, dans le cadre de la théorie fédéraliste et mutualiste du projet social proudhonien, le pluralisme s'avère être un élément essentiellement pratique, qui contribue au fonctionnement d'une société au sens large sans avoir recours à aucune autorité, à aucune institution supérieure appelée à régir la vie sociale des individus.

Qu'il s'agisse de la théorie conflictuelle/démocratique étatiste, basée sur l'existence contemporaine de différents groupes de pouvoir à l'intérieur de la société, de la théorie christiano-communautaire, liée à une conception de la société organique et hiérarchique modelée sur les institutions religieuses du bénévolat, ou de la théorie fortement idéologisée défendue par les courants du socialisme libertaire qui veulent réaliser un projet de société globale basé sur la coordination fédéraliste de multiples groupes, dans ces trois théories le pluralisme a été historiquement présenté comme un courant de pensée et une pratique, aussi bien par le réformisme-progressiste que par celui révolutionnaire, visant à combattre aussi bien la concentration des pouvoirs de l'État que la conception individualiste et atomiste de la société. En substance, il se présente comme l'exaltation acritique d'une société dominée par ses formations multiples, et se fonde sur le préjugé enraciné de la nécessité de subordonner les individus à la société « pluraliste » des groupes, qui peut déboucher sur la défense des intérêts particuliers ou corporatistes de ces mêmes individus.

Toutefois nous ne voulons pas aborder la question des limites et des erreurs contenues dans la conception proudhonienne, étant donné qu'il y a toute une historiographie de la critique que lui ont fait les

anarchistes révolutionnaires, depuis Bakounine.

Même si l'on a bien conscience du concept selon lequel l'homme associé jouit toujours d'une plus grande liberté par rapport à celui qui est isolé, car ce dernier doit pourvoir tout seul à ses besoins, il ne faut toutefois pas absolutiser un tel concept au point d'en faire un principe universel valide pour tous. C'est ce que tendent à faire les ultra-organisateurs qui, avec cette excuse, finissent par annuler et supprimer les particularités et les différences irréductibles des individus. Cette reconnaissance de notre part ne signifie aucune acceptation du relativisme, mais simplement une profonde méfiance, qui provient de notre modeste expérience, envers toutes les organisations formelles cristallisées, car elles empêchent concrètement la réalisation de formes organisatives réelles, c'est-à-dire liées aux exigences effectives que les hommes ont et qui varient avec le changement de la situation sociale que l'on vit.

Aucune forme d'organisation ne peut jamais être considérée comme définitive et immuable, comme le montre inversement un pluralisme libertaire idéologisé.

Par ailleurs, c'est un lieu commun, conformément accepté par le plus grand nombre comme un article de foi, de considérer comme révolutionnaires tous ceux qui se disent anarchistes, indifféremment des choix de vie réalisés, des comportements sociaux exprimés et des positions prises dans le cadre du conflit entre classes, mais simplement parce que, en théorie, ils montrent qu'ils se trouvent en conflit ouvert avec les valeurs défendues par l'ordre social dominant actuel. Cette erreur provient du fait de n'avoir presque jamais pris en sérieuse considération une analyse des différentes manières suivant lesquelles les compagnons sont, pour le dire ainsi, parvenus à des conclusions anarchistes, ainsi qu'une analyse des raisonnements de fond avec lesquelles ils soutiennent leurs motivations.

Pour comprendre les faiblesses et les limites contenues dans leur conception ainsi que dans la nôtre, il faut vouloir se mettre à nu, en dehors des fumées idéologiques d'où proviennent les différentes conceptions sur la résolution de la question sociale, les attitudes que nous adoptons face à la réalité ainsi que les différentes modalités que

nous exprimons dans notre agir pratique. En substance, se poser la question de pourquoi nous orientons notre action dans une certaine direction, plutôt que dans une autre, employant et disposant d'une certaine manière les instruments que nous avons à disposition, plutôt que d'une autre manière.

Voilà ce qui révèle nos intentions les plus réelles, et certainement pas les bavardages fumeux trop souvent faits sur le pluralisme.

Initier un sérieux processus cognitif à l'intérieur du mouvement pourrait permettre de dévoiler l'alibi totalement idéologique souvent adopté du respect de la pluralité des opinions et des différentes tendances, de manière à mettre un terme à ce jeu sordide des manipulations et des compromis avec lesquels on finit par tout faire passer, y compris ce que même les aveugles perçoivent comme en contradiction avec l'anarchisme quelle que soit la conception qu'on en a.

Cela signifie que le pluralisme retrouve toute sa valeur lorsque nous ne le plaçons pas d'emblée au début de nos raisonnements plus ou moins différents, mais lorsqu'il émerge au cours de la confrontation, toujours en relation avec ces problèmes qui, dans la réalité sociale, se présentent comme des obstacles, et qu'il n'existe naturellement pas une seule solution, mais plusieurs solutions simultanées, afin de constater l'efficacité réelle des différentes méthodes adoptées.

Les raisons de la pluralité des points de vue et des comportements que créent par affinité les différentes tendances internes à l'anarchisme, ne proviennent bien sûr pas de l'utilisation d'un sentiment mal dissimulée de tolérance répressive et réciproque, qui anime au contraire la manière de se relationner idéologiquement des groupuscules ou des partis libéraux démocrates, qui tendent à criminaliser les diversités en les exaltant de manière fictive. Dans le mouvement anarchiste, le pluralisme a du sens et constitue une force uniquement s'il est considéré de façon matérialiste, en confrontant les méthodes, les moyens à employer, les objectifs que chacun se propose d'atteindre dans l'immédiat, en lien

avec les fins que l'on veut réaliser.

À l'intérieur de ce cadre épuré de l'idéologie n'émerge pas seulement le pluralisme, mais aussi la nécessité d'une solidarité effective et plus cohérente, ainsi que ce juste antagonisme visant à mettre en émulation les compagnons vers une recherche permanente de contenus, sur un terrain toujours plus qualitatif et en adéquation avec les objectifs d'une révolution sociale contemporaine. La destruction réelle de la domination que nous subissons ne peut avoir lieu que si nous sommes capables d'affirmer de nouvelles valeurs à l'intérieur des situations dans lesquelles nous agissons.

Le mouvement du changement doit retrouver sa capacité à brûler le vieux monde derrière lui.

Ce n'est qu'à travers une véritable confrontation sur les problèmes concrets qui se posent que pourront émerger les véritables pluralités, les différences au sein de notre mouvement, aujourd'hui tristement réduit à un jeu d'apparences vides, spectacularisées par la ritualité de ceux qui continuent à s'amuser avec l'idéologie emballée du passé qui est défendue dans la survie, immunisée contre la contagion de tout virus de changement du présent.

Il n'y a pas d'innocence dans les choix que l'on fait, notre conscience consiste à assumer toutes les responsabilités qui découlent de nos actes.

ProvocAzione, numéro 11, février 1988, p. 9

Sommaire

3	Le prolétariat limitant (Franco Lombardi)
17	L'enfant, la mer et la coquille (Franco Lombardi)
31	Quel pluralisme ? (Pierleone Porcu)

Déjà paru

Individus ou citoyens

Pour le bouleversement du monde

La Peste religieuse, Johann Most

Lettres sur le syndicalisme, Bartolomeo Vanzetti

La tension anarchiste, Alfredo M. Bonanno

La vertu du supplice, Aldo Perego

Le système représentatif et l'idéal anarchiste, Max Sartin

Soyons ingouvernables, Démocratie blues, A bas la politique, et autres textes

Oui, le Reichstag brûle ! L'acte individuel de Marinus Van der Lubbe, Pénélope

Autogestion et destruction, Alfredo M. Bonanno

Le grand défi

Faire et défaire, composer et décomposer, Nando (alla) De Riva

Emile Henry. Polémiques, débats, discussions

Treize minutes. L'attentat de Georg Elser contre Hitler

La question de la liberté, Gigi Damiani

Montcharmont et autres extraits de « Jours d'Exil », Ernest Cœurderoy

Pour l'anarchie du mouvement anarchiste !, Renato Souvarine

La Commune de Paris devant les anarchistes, Les Groupes Anarchistes Bruxellois

Caraquemada. Sur les sentiers de la guérilla contre le régime franquiste

La bête insaisissable, Alfredo M. Bonanno

Le chemin de l'anarchie, Erich Mühsam

L'anarchisme entre théorie et pratique, Alfredo M. Bonanno

Je est un autre, Jade

À propos d'une grève et autres textes, Luigi Galleani

A pleins poumons. Emile Cottin, l'anarchiste qui tenta d'assassiner le président Clémenceau

Pour ne surtout pas en parler

Makhno et la question de l'organisation, Alfredo M. Bonanno

Vers le rien créateur, Renzo Novatore

Le prestige de la terreur, Vers une conscience sacrilège et autres textes, Georges Henein

À ce stade nous devons être conscients qu'il n'existe pas d'entités abstraites en dehors de nous avec lesquelles régler ses comptes, qu'il n'existe pas un Prolétariat extraterrestre et absolu au nom duquel se battre et que c'est donc en premier lieu avec notre conscience que nous devons nous confronter quand nous choisissons les modes, les temporalités et les instruments avec lesquels se dresser contre le pouvoir. Il est trop confortable de masquer notre incapacité ou, pire, notre absence de volonté derrière le paravent de l'immaturité du Prolétariat ; trop facile de confier les tâches qui nous reviendraient personnellement à l'incontournable triomphe de l'évolution historique ; trop hypocrite de se cacher derrière l'excuse que l'a révolution n'est pas au coin de la rue, mais qu'elle est toujours à venir.

[...]

Le révolutionnaire ne peut donc pas s'identifier dans la figure du « géniteur », de celui qui se bat pour « donner un futur à ses enfants », mais dans celle de l' « enfant », de celui qui n'a pas encore renoncé à préférer le rêve à la réalité, ce qu'il veut à ce qu'on lui présente comme possible. Et cet enfant doit savoir regarder autour de lui et comprendre qui et qu'est-ce qui tente de le contraindre à devenir adulte, à se soumettre aux règles asphyxiantes de ce qui est raisonnable, modeste et sensé. Et si lui vient le caprice de vider la mer, il doit commencer à le faire.